



### Tom Lanoye dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



**Le génie d'un écrivain, de tout intellectuel... c'est qu'on peut travailler même quand on est déjà devenu dément !**

TOM LANOYE : Bonjour.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

TOM LANOYE : Boulevard Charles Woeste svp. J'ai rendez-vous sur un plateau télé.

JÉRÔME COLIN : Très bien. Je vois très bien où c'est. Quelle élégance mon Dieu ! Vous êtes très élégant.

TOM LANOYE : C'est la première fois que je fais une chose pareille. Je suis totalement intimidé.

JÉRÔME COLIN : Ok, on y va.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes très élégant.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

TOM LANOYE : Merci. Je suis aussi très petit. Quand j'avais 16 ans mon grand rêve était de devenir un danseur de ballet mais je regardais mon père et mon grand-père, mes frères, et je savais que la seule élégance ce serait les mots et le vocabulaire. Mais j'aime encore beaucoup pas tellement la danse, j'aime le théâtre. La danse... avec les ballerines, les danseuses c'est toujours la même chose, j'ai envie de leur dire mais arrête de faire des mouvements comme ça, dites-moi ce que vous avez à dire et foutez-moi le camp...

JÉRÔME COLIN : Pas de chichis.

TOM LANOYE : Ben je suis jaloux évidemment hein. C'est le petit de 16 ans qui est toujours...

JÉRÔME COLIN : A l'intérieur.

TOM LANOYE : A l'intérieur. Mais heureusement je ne suis pas un danseur ni un footballeur, parce que la carrière des gens qui ont besoin de leur corps c'est déjà terminé pour moi et ça se serait terminé il y a 30 années.

JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça !

TOM LANOYE : C'est ça hein. C'est le grande... comment dire ? Le génie d'un écrivain, de tout intellectuel, tous les intellectuels, c'est qu'on peut travailler même quand on est déjà devenu dément et tout ça, on peut dire que c'est le talent des poètes, qu'on ne trouve pas... on ne trouve plus les mots.

JÉRÔME COLIN : On peut être un vieil écrivain.

TOM LANOYE : On doit... tous les écrivains qui sont bons... c'est un talent de l'écrivain de ne pas mourir jeune. Il y a des amateurs comme Büchner et tout ça mais le vrai talent c'est de devenir très vieux comme les chanteurs de blues et les musiciens de jazz.

JÉRÔME COLIN : Comme Joyce Carol Oates.

TOM LANOYE : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Comme Philippe Roth.

TOM LANOYE : Goethe. Hugo Claus... il y en a assez.

### **C'est totalement atypique pour un Flamand et un Belge mais je n'aime pas la bière !**

JÉRÔME COLIN : Vous, vous êtes aujourd'hui le plus grand écrivain belge vivant.

TOM LANOYE : Est-ce vrai ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

TOM LANOYE : Et que disent Pierre Mertens et Amélie Nothomb de ça ?

JÉRÔME COLIN : Ils ne sont pas d'accord mais ça c'est leur ego qui parle.

TOM LANOYE : Ah d'accord.

JÉRÔME COLIN : Mais la vérité c'est ça.

TOM LANOYE : Ah ben oui, oui c'est vrai alors. C'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes d'accord ?

TOM LANOYE : Oui évidemment.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

TOM LANOYE : Je n'ose pas dire non à un francophone. C'est vrai alors.

JÉRÔME COLIN : On va commencer tout de suite sur ce terrain-là ?

TOM LANOYE : Evidemment. On est à Bruxelles évidemment.

JÉRÔME COLIN : Ville que vous allez perdre s'il y a la scission, je vous le rappelle.

TOM LANOYE : Ah oui, oui.

JÉRÔME COLIN : Vous, Flamands.

TOM LANOYE : Les Flamingants vont le perdre. Les Flamands, j'espère aussi qu'on aura toujours une forme d'asile politique nous les Flamands.

JÉRÔME COLIN : Il y aura un droit d'entrée.

TOM LANOYE : Ah oui voilà, droit d'entrée, droit de se faire engueuler...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

JÉRÔME COLIN : On revient à nos moutons.

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Effectivement vous êtes probablement le plus grand auteur belge vivant aujourd'hui...

TOM LANOYE : Et Jean-Philippe Toussaint.

JÉRÔME COLIN : Il est très bien.

TOM LANOYE : Ok. Je trouve aussi.

JÉRÔME COLIN : Mais ce n'est pas lui à mon avis le meilleur auteur belge, vous allez avoir quoi ? 50...

TOM LANOYE : Aujourd'hui c'est mon anniversaire.

JÉRÔME COLIN : C'est votre anniversaire ?

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Oh ben...

TOM LANOYE : C'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Joyeux anniversaire.

TOM LANOYE : Merci.

JÉRÔME COLIN : Attendez alors.

TOM LANOYE : 3 bisous ?

JÉRÔME COLIN : Vous me donnez deux secondes. Si c'est votre anniversaire alors je vous offre quelques gâteaux.

TOM LANOYE : Merci bien.

JÉRÔME COLIN : Vous avez vu ? Vous pouvez manger.

TOM LANOYE : Mais ce n'est pas allumé.

JÉRÔME COLIN : Vous voulez que je l'allume ?

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous soufflez hein.

TOM LANOYE : Je vous attends.

JÉRÔME COLIN : Joyeux anniversaire Tom Lanoye.

TOM LANOYE : Merci bien.

JÉRÔME COLIN : Et ça vous fait quel âge ?

TOM LANOYE : 56. 56 oui.

JÉRÔME COLIN : Ben bon appétit.

TOM LANOYE : Mentalement une année, c'est ça, oui. Voilà, une année. Merci bien.

JÉRÔME COLIN : Mais de rien. Vous pouvez les déposer là et les manger quand vous voulez. Si vous êtes un gourmand.

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes un gourmand ?

TOM LANOYE : Evidemment. Evidemment oui. Comme fils de boucher... C'est ça, j'aime manger, j'aime boire, pas trop, mais le bon vin. Pas la bière. C'est totalement atypique pour un Flamand et un Belge mais je n'aime pas la bière. Mais les vins je les aime beaucoup. La viande ! J'ai eu l'honneur de vivre pendant quelques mois à Buenos Aires, j'ai écrit là-bas une pièce de théâtre qui a été jouée aussi à Avignon, « Sang et roses », la vie de Jeanne D'Arc et Gilles de Retz, une nouvelle pièce, pas une adaptation, mais j'ai écrit ça dans le pays d'Evita Peron, mais la viande est formidable. La viande est vraiment formidable. Je n'ai jamais cru que c'était vrai, mais vraiment les pampas....

JÉRÔME COLIN : Que le bœuf argentin était à ce point bon ?

TOM LANOYE : Oui, vraiment ! Je croyais vraiment que la meilleure viande de monde était japonaise, tous les...

JÉRÔME COLIN : Le bœuf...

TOM LANOYE : Oui le bœuf à qui on donne des massages, on donne du saké, on donne de la musique européenne classique, et la viande est formidable mais la viande des pampas d'Argentine est formidable. Mieux encore.

JÉRÔME COLIN : Bon anniversaire alors et que cette 56<sup>ème</sup> année soit belle.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

TOM LANOYE : Merci bien.

### **C'est aussi un devoir pour un écrivain de vivre vraiment !**

JÉRÔME COLIN : Justement, on parlait de ça, du fait qu'un auteur ça a le droit et même ça a l'obligation de vieillir...

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : De bien vieillir si possible, vous, vous écrivez, votre premier bouquin sort en 1985, donc ça va tout de même faire 30 ans, vous écrivez très différemment aujourd'hui ?

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Oui ? Ça a radicalement changé ?

TOM LANOYE : Non. J'espère que c'est mieux mais le style, et comment dire, l'envie d'être en même temps, non d'être un acteur dans le corps d'un écrivain, d'un auteur, c'est encore ça.

JÉRÔME COLIN : Ça veut dire quoi ?

TOM LANOYE : Que je suis un écrivain avec une voix très forte, même quand on lit ça, j'espère qu'on entend une voix théâtrale et rhétorique en même temps. Ce n'est pas même que l'écrivain doit vieillir, il doit vivre ! C'est ça qu'un de mes collègues, Walter Van den Broeke, c'est un autre écrivain flamand, il m'a dit tout au début de ma carrière, parce qu'il a vécu dans la petite ville de Turnhout, où mon frère est mort d'un accident de voiture, alors j'ai eu une conversation avec lui quand j'avais 24 ans je crois, il m'a dit c'est très bien de vouloir devenir un écrivain professionnel mais il y a une chose qu'on ne doit jamais oublier, c'est de vivre aussi. De ne pas seulement écrire et lire, lire c'est aussi un devoir pour un écrivain, mais de vivre vraiment. De trouver, d'au moins chercher un grand amour dans sa vie, et c'est réussi, et puis de faire n'importe quoi aussi longtemps qu'on trouve sa propre voie. De n'avoir jamais... jamais honte de sa propre voie. Et ma voie c'est en même temps être quelqu'un qui veut avoir des discussions politiques, qui aime le théâtre, qui aime aussi les cabarets, qui aime la rhétorique, les grands speechs de la politique, de l'ancienneté jusqu'à Obama, et qui fait un mélange de tout ça, et qui veut vivre. Moi je veux vivre non seulement dans ma vie mais aussi dans le pays, dans le continent, dans le monde qui est le mien. Qui sont les miens.

JÉRÔME COLIN : C'est très beau parce que quand vous dites il faut vivre, ce que vous placez en premier c'est chercher et trouver au moins une grande histoire d'amour.

TOM LANOYE : Oui, et en même temps... je n'ai peut-être pas l'air parce que j'ai grossi un peu et tout ça mais ça veut dire aussi qu'on doit avoir beaucoup de discipline. D'organiser sa vie, en même temps de vivre, quelques heures par jour, mais de travailler aussi assez bien aussi dans le temps, que de vivre. Ça ne se mélange pas très bien, on doit vraiment faire... on doit compartimenter ça.

JÉRÔME COLIN : Compartimenter oui.

TOM LANOYE : Parce que normalement ce que j'aimais le plus c'est d'avoir trois vies en même temps, une vie pour vivre, une vie pour lire et puis une vie pour écrire.

JÉRÔME COLIN : L'histoire d'amour c'est l'axe ?

TOM LANOYE : C'est qui ?

JÉRÔME COLIN : C'est l'axe sans lequel rien n'est possible ? C'est le centre absolu de notre vie ?

TOM LANOYE : Ça dépend. La recherche de ça, c'est donc l'absolu je crois, mais quand...

JÉRÔME COLIN : Mais une fois qu'on l'a trouvé ? Ce qui est votre cas depuis 25 ans, 30 ans.

TOM LANOYE : Oui, je suis marié, avec mon mari hollandais. On doit accepter le bonheur aussi. C'est difficile de temps en temps.

JÉRÔME COLIN : C'est ce que j'allais vous demander parce qu'une fois qu'on l'a trouvé, qu'est-ce qu'on fait pendant 25 ans.

TOM LANOYE : D'en faire 30 ans, d'en faire 35 et d'accepter aussi le bonheur, c'est très difficile parce que normalement pour un écrivain c'est très, enfin professionnellement c'est peut-être mieux d'être malheureux. Mais il



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

y a une balance. Je suis si heureux dans ma vie que dans mes livres... aussi ma jeunesse, normalement, c'est ce que j'écris dans un autre livre qui j'espère va être traduit, c'est « Un fils de boucher avec des lunettes »...

JÉRÔME COLIN : Qui était pratiquement le début.

TOM LANOYE : Oui. Je suis né et je commence une discussion avec mes parents, mes frères et ma sœur, c'était l'année 58, l'année de l'Expo, tout était possible, un bébé pouvait parler dès le moment...

Jérôme Colin : Qu'il naissait.

TOM LANOYE : Qu'il naissait, alors je me « plains », pourquoi commencer cette vie parce que je serais trop heureux dans cette famille, il n'y a aucun alcoolique, je ne serai jamais battu, ce n'est pas bien pour un écrivain. Normalement on doit avoir une jeunesse...

JÉRÔME COLIN : Tourmentée.

TOM LANOYE : Malheureuse. Tourmentée.

JÉRÔME COLIN : Malheureuse.

TOM LANOYE : Mais enfin, j'étais si... je crois que j'étais si heureux que ça devient un trauma aussi. Peut-être que c'est une cicatrice mentale.

JÉRÔME COLIN : Oui mais qu'est-ce qui fait l'écrivain alors ? Qu'est-ce qui fait l'écrivain si effectivement vous avez une enfance heureuse, si effectivement vous avez une vie d'adulte, une vie amoureuse heureuse, épanouie, qu'est-ce qui fait l'écrivain alors ? Qu'est-ce qu'il reste à dire en fait ?

TOM LANOYE : Ben il rêve quand il a 16 ans de devenir danseur de ballet et puis il tombe amoureux d'un de ses meilleurs amis, hétérosexuel, alors on connaît un peu de malheur comme ça, le malheur de tous les adolescents...

JÉRÔME COLIN : Des petits malheurs.

TOM LANOYE : Les petits malheurs qui sont alors très grands quand on a cet âge. Et en même temps on lit, on lit, c'est l'imagination qui est le meilleur enseigneur.

JÉRÔME COLIN : Mais si je crois tous vos livres aujourd'hui, Tom Lanoye, qu'est-ce que vous avez voulu dire à travers tous ces livres ? Quel est le point central ?

TOM LANOYE : Le point central c'est la vie. La richesse et la tristesse de la vie. Et aussi le mystère de la vie. Pour moi c'est... Il y a un autre écrivain dans notre littérature, un Hollandais, Willem Hermans, qui habitait à Bruxelles, Hermans qui disait toujours que ses livres ça formaient... *(Il fait signe à quelqu'un : c'est incroyable, c'est l'acteur qui joue une pièce... enfin bref)*.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai c'était un des acteurs qui joue une de vos pièces ?

TOM LANOYE : Oui. Hermans disait toujours que ses livres formaient un univers... un universum on dit ?

JÉRÔME COLIN : Un univers.

TOM LANOYE : Un univers sadique, sans Dieu, sadique, c'était un protestant sans Dieu, ça veut dire l'univers est sadique, il n'y a pas d'espoir, il n'y a même pas de vrai amour, tout ça, pour moi l'univers est tragicomique. En même temps comique mais aussi tragique. Ça veut dire qu'on doit avoir la chance, la possibilité d'être heureux et de chercher les bonheurs de la vie. La beauté aussi, la beauté de la langue en tout cas. Et ça veut dire aussi qu'à la fin c'est encore plus tragique qu'on doive perdre tout ça. Alors pour moi ça pourrait être... c'est trop monotone, que tout est laid, que tout est inutile, tout est désespéré. Ce n'est pas un mot français.

JÉRÔME COLIN : Désespéré ?

TOM LANOYE : Désespéré. Je m'excuse pour... il fait tôt le matin...

JÉRÔME COLIN : Mais je repose la question, il faut... on va y répondre de manière plus concise, si on regroupe tous vos livres, quel est le clou sur lequel vous ne cessez de taper ? L'idée centrale.

TOM LANOYE : L'idée centrale est très romantique. Je crois qu'il n'y a rien après la vie et qu'avant la mort on doit... tout ce qu'un écrivain et les êtres humains peuvent faire c'est de créer des chants aussi beaux possible.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

**« La langue de ma mère » c'est... l'histoire de ma jeunesse, l'histoire de ma mère, cette formidable femme... qui était en même temps une femme de boucher et une actrice amateur !**

JÉRÔME COLIN : Vous voyez qui c'est Pierre Rabhi ?

TOM LANOYE : Pierre Rabhi ?

JÉRÔME COLIN : Pierre Rabhi c'est un agriculteur français qui écrit des bouquins maintenant, c'est splendide, et il était l'invité de « La grande librairie », l'émission française, et il disait : au lieu de se demander toujours s'il y a une vie après la mort, il serait peut-être temps de se demander s'il y a une vie avant la mort.

TOM LANOYE : Avant la mort, c'est...

JÉRÔME COLIN : C'est très touchant je trouve. Parce que c'est vrai qu'on a tendance à un peu l'oublier.

TOM LANOYE : Oui. Ça veut dire aussi que... Chest John Lennon qui a dit ça: live is what happens when you're planning other thing.

JÉRÔME COLIN : La vie est ce qui arrive quand tu fais des plans sur d'autres choses.

TOM LANOYE : Pour d'autres moments.

JÉRÔME COLIN : Oui.

TOM LANOYE : C'est ça, ce que je viens de dire, c'est bien... pour moi évidemment la raison d'être c'est d'écrire et d'être sur la scène avec mes propres textes et de pouvoir écrire pour des grands acteurs. Je suis jaloux de tous les grands acteurs. Mais je sais comment écrire pour eux. Alors c'est la langue, ce sont les textes, pas nécessairement les livres, bien que j'aime les beaux livres, comme objet, mais c'est le texte, c'est la langue, la beauté de ça. Et l'efficacité de ça. L'efficacité de pouvoir écrire sur la mort et l'humour. Les deux. Et en même temps il y a toujours cette basse comptine de la tristesse et même de la rage... je ne comprends pas la souffrance. Moi évidemment, c'est ça pour moi, « La langue de ma mère » c'est...

JÉRÔME COLIN : Qui est le bouquin qui a eu le plus de succès dans votre carrière hein, « La langue de ma mère ».

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Qui a été traduit en français il y a quelques années.

TOM LANOYE : Il y a quelques années maintenant, c'était le premier en français. Parce que c'est en même temps l'histoire de ma jeunesse, l'histoire de ma mère, cette formidable femme qui était en train... qui était en même temps une femme de boucher et une actrice amateur, mon père aussi, c'est un petit univers mais c'est aussi un livre sur la langue, d'être choqué... parce que ma mère était aphasique...

JÉRÔME COLIN : Elle ne savait plus parler...

TOM LANOYE : Elle ne savait plus parler, comme actrice aussi, et comme fils d'elle, un écrivain, c'était un grand choc, un double choc, non seulement c'est terrible pour tout le monde de voir et entendre ce qui se passe avec quelqu'un qu'on aime beaucoup, comme ça...

JÉRÔME COLIN : Donc elle a eu un accident...

TOM LANOYE : Une crise...

JÉRÔME COLIN : Une crise, c'est ça.

TOM LANOYE : Oui. On va dire une crise...

JÉRÔME COLIN : Dans le cerveau.

TOM LANOYE : Dans le cerveau, oui. A blood clot, du sang, qui bloque tout, c'est un tout petit peu et ça bloque tout, ça détruit la langue, la possibilité non seulement de parler mais d'entendre votre propre langue.

JÉRÔME COLIN : Donc après elle a encore vécu 2 ans où effectivement il y avait l'aphasie, un peu de démence...

TOM LANOYE : Evidemment c'est la mère d'un mort... c'est la mort d'une mère, c'est un écrivain qui est choqué par la perte de sa langue maternelle, et c'est aussi un être humain qui voit un autre être humain et la souffrance de ça. Et ça je ne comprends pas. La mort ok, pour moi il n'y a rien après la mort, mais pourquoi la souffrance ? Et c'est là où il y a un lien je crois entre la religion et l'art. L'art, enfin dans mon cas, c'est presque... c'est une réponse ...

Pourquoi la souffrance ? Toutes les religions...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

JÉRÔME COLIN : On crée pour se poser cette question ?

TOM LANOYE : Pardon ?

JÉRÔME COLIN : On crée pour se poser cette question ? Pourquoi la souffrance ?

TOM LANOYE : Ce n'est pas si rationnel évidemment. Il y a une motivation qui est plus organique que ça. Quand je n'écris pas, après quelques jours, quand je n'ai pas un grand projet, je suis inquiet, après quelques semaines je crois que je serais dépressif mais ça n'arrive jamais. Ça n'arrive jamais, à cause de mon père et de ma mère qui étaient... kleinhandelaars, middelstand, qui étaient des gens qui travaillent beaucoup...

JÉRÔME COLIN : Des gens de la classe moyenne.

TOM LANOYE : Oui. Et ça c'est aussi, je ne vais pas dire une cicatrice parce que j'aime travailler, mais je travaille assez fort et je ne peux pas les battre. Les heures que les gens dans le temps, leur génération, qu'ils ont travaillé, c'est énorme. Mais enfin j'aime travailler pour deux choses... c'est comme je vis, c'est de travailler et d'avoir des projets. Quand je ne fais pas ça c'est je crois comme quelqu'un qui a une religion, qui arrête de prier et qui ne parle plus à son Dieu. Ce n'est pas que je me parle, je parle à la langue, je parle aux grands projets, les grandes discussions, les grandes questions de l'existence. C'est pour ça qu'il n'y aura jamais un livre définitif ni de moi ni d'un quelconque auteur, quand on est quelqu'un qui lit on aura toujours besoin d'un autre livre après un chef-d'œuvre. Toujours.

JÉRÔME COLIN : On est insatiable.

TOM LANOYE : Oui.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

## **C'est la fin de la langue de ma mère que je me promets à moi-même de ne jamais me taire, d'écrire toujours et toujours !**

JÉRÔME COLIN : Vous, vous avez commencé à écrire en 1985, en 1988 vous faites un premier gros succès, « Alles moet weg » (tout doit disparaître), qui va d'ailleurs être adapté au cinéma par Jan Verheyen... Vous avez vu hein ?

TOM LANOYE : Oui. L'Atomium. Je suis très content de ça. Pour mon anniversaire, quand j'avais 50 ans, c'était ici, c'était un jour incroyable parce que le jour avant mon père était mort et on a fait la fête parce qu'il m'a demandé de ne pas ne pas faire la fête. Et on a fait une grande, comment dire, la première des funérailles était là-bas, avec des speeches, de la bonne bouffe et des grands vins et tous mes copains et mes collègues écrivains étaient là-bas. C'était formidable. Une grande tristesse fondamentale mais aussi, je ne peux pas dire agréable mais consolante – on dit ça ? - C'est comme une fête... c'était presque comme un film italien. Presque tout le monde a fait un speech, parce que mon père était très aimé par tout le monde qui le connaissait. Pour moi c'est très spécial, non seulement c'est l'Expo, l'année où je suis né, c'était en 58, mais pour cette raison aussi. Après ça je n'ai jamais fait de grandes fêtes pour mon anniversaire, parce que maintenant je crois que ça porte un peu malheur peut-être. C'était si... c'était la mère de toutes les fêtes disons. On ne peut pas répéter ça sans...

JÉRÔME COLIN : C'est marrant, vous dites je suis d'accord avec l'idée de la mort mais je ne comprends pas la souffrance, en fait ce n'est pas vrai, vous n'acceptez pas la souffrance.

TOM LANOYE : Je n'accepte pas ça.

JÉRÔME COLIN : Et pourtant notre vie à peu de choses près n'est, en tout cas ses grands jalons ce n'est pratiquement que ça.

TOM LANOYE : Oui, dès le moment où on naît, c'est la souffrance pour la mère, pourquoi ? C'est incroyable. Pourquoi il y a la souffrance dans...

JÉRÔME COLIN : Dans la naissance.

TOM LANOYE : Mais oui, c'est incroyable. C'est comme une punition. Pourquoi ? Je ne suis pas religieux, peut-être qu'il y a des gens qui ont une religion qui ont une réponse à cette question. Mais pourquoi ? Je n'arrive pas à comprendre ça. Et ça c'est, à part que c'est une question, c'est vraiment, quand je pense à ma mère, la dernière petite....enfin les dernières pages de « La langue de ma mère », il y a aussi beaucoup de rage. Je ne peux pas comprendre ça.

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait aujourd'hui la paix avec la mort de vos parents ?

TOM LANOYE : Pas vraiment.

JÉRÔME COLIN : Vous qui avez beaucoup travaillé dessus.

TOM LANOYE : Pour mon père oui parce que c'était comme une balance là-bas aussi, mon père c'était une mort classique, formidable, pendant une semaine, sans souffrance, il était très clair dans sa tête, il était totalement prêt pour la mort, il était dans son lit, on était là avec la famille et ses amis, pendant deux semaines, 24 h sur 24, il y avait toujours quelqu'un là-bas, avec des sandwiches, avec du café, avec du « Citroën genièvre, un type de genièvre qu'il aimait beaucoup, très sucré mais en même temps un peu de citron là-dedans, de Wortegem, Wortegem c'est Citroën genièvre, et puis la fête ici à l'Atomium, c'était une mort acceptable.

JÉRÔME COLIN : Réussie.

TOM LANOYE : Oui, après une vie réussie aussi, je crois. Mais ma mère non. Encore maintenant. J'ai fait un spectacle de 3 heures, une sorte de lecture théâtrale de mon propre livre, « La langue de ma mère » sur scène, comme dernier monument pour ma mère...

JÉRÔME COLIN : Un hommage.

TOM LANOYE : Un hommage mais aussi une pièce de théâtre, enfin j'ai joué au National pendant 5 jours, c'était plein, tous les jours, et c'était aussi quelque chose pour moi de très important de pouvoir faire ça, pour cette actrice, qui m'a donné tant de choses. Je crois que ma théâtralité, mon goût de la littérature, mon goût des mots, tout ça c'est elle, mon tempérament aussi, aussi quelques-uns de mes côtés pas si agréables peut-être, mais j'ai une grande



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

admiration pour elle, mais chaque jour quand je joue ce spectacle il y a à la fin cette rage presque, je ne comprends pas... je ne suis pas du tout à l'aise, ou comment dire, pourquoi cette femme a dû souffrir pendant 2 années encore. Pourquoi cette punition de perdre elle, de perdre cette langue, cette belle langue, cette langue baroque qu'elle avait ? Pourquoi ? Et pour moi peut-être que oui la réponse la réponse est... c'est la fin de la langue de ma mère que je me promets à moi-même de ne jamais me taire, d'écrire toujours et toujours de nouveau recommencer, recommencer.

JÉRÔME COLIN : C'est très beau.

TOM LANOYE : Merci. Ben ce n'est pas... le doux amer, on dit ça ? Le better sweet. C'est un livre que j'aime beaucoup mais s'il était possible de donner à ma mère une mort paisible je le ferais.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Il est là « La langue de ma mère », vous le connaissez par cœur je pense parce qu'effectivement vous le jouez sur scène...

TOM LANOYE : Pas tout à fait en français, ça fait quelques mois...

JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Quel est le passage pour vous le plus fort de ce livre ? Quand vous êtes sur scène.

TOM LANOYE : C'est ça la magie du théâtre, ce sont les silences, quand elle ne peut plus parler, et je ne le dis pas par humilité, mais c'est aussi dans un livre les lignes qui... les pages qui sont blanches, les lignes qui sont blanches entre les textes sont aussi importantes que les mots.

### **A 17 ans... je croyais que tout le monde avait une mère qui faisait semblant d'avoir des crises cardiaques !**

JÉRÔME COLIN : Vous venez de parler de votre mère comme un fils, avec un amour entier, global, intégral, j'aimerais bien qu'on comprenne quelle femme c'était. C'était une espèce de mélange de mère juive et napolitaine...

TOM LANOYE : Oui on dit toujours ça.

JÉRÔME COLIN : A savoir le pire possible.

TOM LANOYE : Mais non !

JÉRÔME COLIN : Non évidemment, c'est l'amour absolu. La possession. L'amour absolu. C'est une femme qui est effectivement actrice, qui pouvait feindre des crises cardiaques quand on ne l'écoutait pas, pour faire peur...

TOM LANOYE : Oui. Jusqu'à mes 17 ans je trouvais ça très normal, je croyais que tout le monde avait une mère qui faisait semblant d'avoir des crises cardiaques. J'ai aussi... mon coming out c'était comme un Tour de France avec plusieurs étapes, mais après tout ça, enfin la discussion qui est dans le livre c'est presque littéralement ce qui s'est passé, au téléphone...

JÉRÔME COLIN : Alors elle est page 362.

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Dans « La langue de ma mère », vous pouvez la lire ? Vous pouvez la raconter ?

TOM LANOYE : Quel passage ?

JÉRÔME COLIN : Page 362 dans « La langue de ma mère » il y a ce passage où vous avez cette discussion, une semaine après avoir appris à vos parents que vous étiez homosexuel, vous faites votre coming out, vous avez une discussion avec votre mère, parce que là vous venez d'en parler avec tellement d'amour, cette discussion est d'une violence !...

TOM LANOYE : Ok, je le fais... C'est une violence qui est aussi violence de l'amour d'une mère vis-à-vis d'un fils et je crois aussi qu'elle était un peu fâchée que c'était trop tard pour corriger ça, qu'elle ne pouvait rien faire encore et que je n'avais pas dit quelque chose auparavant alors que... il y a tout un mélange d'émotions là-dedans et l'amour est le plus fort. Mais je vais lire avant ça pour moi les deux lignes qui sont les plus importantes : « peut-être l'amour ne peut-il accomplir véritablement qu'une seule chose, c'est tuer par amour ». C'est tout à la fin, on a décidé, la famille, c'est la famille, d'arrêter tout...



TOM LANOYE : Mon Dieu quel...

JÉRÔME COLIN : Quel chantier.

TOM LANOYE : Quelle vista.

**Elle dit... que c'est mieux d'avoir... un enfant mongoloïde que d'avoir un pédé et que c'était le pire qu'il puisse arriver à une mère !**

JÉRÔME COLIN : Vous avez décidé d'arrêter les machines.

TOM LANOYE : Oui c'est ça. Pour moi c'était deux mois trop tard, mais enfin... «J'ai commis un matricide par téléphone, je n'ai pas eu le choix, c'était elle qui m'appelait une semaine après mon coming out, et une semaine avant le départ à la retraite. Le timing avait toujours été un de ses meilleurs atouts. Je venais de passer une nuit un peu rude et je n'étais pas le seul. Mon nouvel amant cuvait encore au fond du lit. C'était la première fois que nous reprenions contact elle et moi depuis le barbecue de printemps (c'était le première étape de mon coming out) et... ce n'est pas tellement intéressant ça... Elle : je te téléphone à propos de ce que tu as dit. Moi : dit quoi ? Quand ? Ben ne fais pas l'innocent tu sais bien ce que je veux dire. Et toi ne fais pas...

*(Il change de lunettes pour lire)*

JÉRÔME COLIN : Ah oui il faut mettre les autres lunettes, bleues, d'accord, on y va.

TOM LANOYE : Excusez-moi.

JÉRÔME COLIN : Y'a pas de soucis.

TOM LANOYE : Je te téléphone à propos de ce que tu as dit. Quoi ? Quand ? Elle dit ça, non c'est moi qui dis ça. *(Il recommence)* Elle : je te téléphone à propos de ce que tu as dit. Moi : dis quoi ? Quand ? Ne fais pas l'innocent, tu sais bien ce que je veux dire. Et toi ne fais pas la bête, qu'est-ce que tu as sur l'estomac ? L'estomac !? Et alors, qu'est-ce que tu nous fabriques là ? J'organise ma vie comme tu me l'as appris. Moi je t'ai appris des saloperies ? C'est nouveau! Het is heel moeilijk, ik kan het niet...

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas grave on le fera une autre fois.

TOM LANOYE : Ja ?

JÉRÔME COLIN : On le lira nous.

TOM LANOYE : Ja ?

JÉRÔME COLIN : Il y a une phrase qui est terrible dans cet extrait, c'est « tu es ce qu'il peut arriver de pire à une mère ».

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Elle vous dit ça ? Vraiment ?

TOM LANOYE : Ah oui elle dit ça.

JÉRÔME COLIN : C'est terrible quand même.

TOM LANOYE : Oui. Elle dit autre chose aussi hein. Que c'est mieux d'avoir... on disait ça dans le temps, avoir un enfant mongoloïde que d'avoir un pédé et que c'était le pire qu'il puisse arriver à une mère. Mais je savais à ce moment-là, j'avais déjà 20, 21 ou 25 ans, je ne sais pas, j'étais assez fort déjà pour comprendre que c'était deux « gens », mon père et ma mère, qui étaient aussi les plus jeunes d'une famille alors leurs idées, leurs normes, leurs valeurs étaient vraiment d'un autre siècle, ils n'avaient pas de modèle...

JÉRÔME COLIN : A suivre.

TOM LANOYE : A suivre, sauf qu'il y avait beaucoup de peur pour les parents en ce temps-là : qu'est-ce qu'il va arriver à mon enfant ? Et ce mélange d'émotions, je comprenais tout ça. Evidemment je n'étais pas content, je me



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

suis fâché mais je n'ai jamais fait une rupture de contact avec mes parents et quelques années après ça, moi avec mon mari maintenant, on a fait le premier enregistrement de samenleevings contract ...

JÉRÔME COLIN : De contrat de mariage...

TOM LANOYE : C'est ça.

JÉRÔME COLIN : De vie commune. Vous êtes le premier pacsé de Belgique.

TOM LANOYE : Oui voilà.

JÉRÔME COLIN : Le tout premier.

TOM LANOYE : A un moment où ça n'existait même pas parce que c'était un contrat personnel, on peut faire ça chez un notaire, et c'était un enregistrement tout à fait symbolique, qui ne pouvait pas se produire, se lister, ce n'était pas dans la mairie d'Anvers. On ne peut pas s'imaginer que ça fait moins de 20 ans, ça fait maintenant 18 ans je crois, les choses qui ont été dites en ce temps-là...

JÉRÔME COLIN : Quand vous vous êtes pacsé.

TOM LANOYE : Oui. C'était la même chose il y a quelques années à Paris même, en France c'est incroyable. Alors en Belgique, je crois vraiment que René, mon mari et moi, on a vraiment aidé à ce que ça pouvait... et tous les autres qui ont travaillé là-dedans.

JÉRÔME COLIN : Parce que vous avez fait de la publicité autour de ça, c'était un acte citoyen.

TOM LANOYE : Oui, c'était bien organisé, avec beaucoup d'organisation et beaucoup d'activistes, parce que j'étais connu comme écrivain on était presque des acteurs dans cette mise en scène, mais la mise en scène était de l'activisme social.

JÉRÔME COLIN : Et votre mère dit : ça c'est encore pour te montrer.

TOM LANOYE : Oui elle a dit ça. Elle qui dit ça ! Je pouvais lui répondre mais non c'est toi qui m'a appris ça que c'est important de se montrer. Mais après une petite discussion elle était, et après un coup de téléphone anonyme pour... pour faire des blagues contre elle, de moi et tout ça, ça a basculé, elle devenait vraiment cette mère lionne qui défendait son enfant...

JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça, au début elle a critiqué mais après quand on vous a attaqué elle vous a défendu !

TOM LANOYE : Oui. Et le jour même elle était très fière, elle était bien habillée, avec son vison, tout ça, elle était très fière, elle a été interviewée par la télé et la radio, elle a dit : c'est bien normal, qu'est-ce qu'une mère veut, que ses enfants soient heureux quand même, foutez moi le camp maintenant, il y a des sujets qui sont beaucoup plus importants que ça. Et ce petit interview, cet entretien, était encore plus important que le pacs lui-même. C'était une mère qui disait ça avec un naturel, bien joué, mais avec un naturel que la plupart de gens pouvaient...c'était rigolo en même temps. Sans qu'elle peut-être y a cru quand elle était jeune mais elle a fait un terrible combat pour les homosexuels en Belgique.

**Leur programmation du KVS, et la coopération avec le National, c'est vraiment quelque chose, oui ça m'a donné une entrée quand même dans mon propre pays !**

JÉRÔME COLIN : Vous avez joué là. Au Kaai. Vous avez joué au Kaaitheater.

TOM LANOYE : Le Kaaitheater... mes pièces ont été jouées là-bas. Moi je joue la plupart des fois au KVS...

JÉRÔME COLIN : Juste là à droite.

TOM LANOYE : C'est là. Au Théâtre National maintenant. Je suis grand ami avec le directeur que j'ai rencontré à Avignon, Kinshasa...

JÉRÔME COLIN : Etre écrivain c'est une chose. Pourquoi vous avez décidé de monter sur scène dire vos textes ?

TOM LANOYE : Mais ce n'est pas une décision, c'est moi. Ce serait une décision de ne pas le faire. Pourquoi les autres... Mais pourquoi les autres ne font pas ça ? La plus vieille littérature au monde était orale, était sur la scène, dans le temps, les Grecs aussi, en Afrique, où je vis, je vis au Cap pendant quelques mois chaque année...

JÉRÔME COLIN : En Afrique du Sud.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

TOM LANOYE : En Afrique du Sud, et bien on a encore cette grande tradition de la poésie traditionnelle orale. Et pour moi... j'aime les livres, j'aime tous ces objets aussi qui sont si beaux. Mais pour moi un texte est un texte et on doit choisir son medium pour avoir des spectateurs, des lecteurs, des gens qui vous entendent. Ce n'était pas une décision, j'étais comme ça il y a 30 années mais pour le moment ça me donne, comment dire, des atouts dans une période où tout le monde croit que le livre va disparaître. Ça ne va jamais arriver, mais en même temps c'est la même chose avec les musiciens. C'est-à-dire que les disques et les grandes firmes, the music company ont presque tous disparu mais ça n'a pas tué la musique quand même, ça n'a pas tué les jeunes gars qui veulent jouer de la musique. Ils veulent réinventer le pop, le rock... Voilà, ça c'est le KVS.

JÉRÔME COLIN : Là c'est chez vous hein.

TOM LANOYE : Ah oui c'est vraiment ça. Mon grand ami Jan... mais ce n'est pas simplement parce que moi j'ai fait des spectacles ici mais aussi la programmation et ce que Jan Goossens, qui est un de mes grands amis et un de mes grands enseignants aussi, à un moment donné avec leurs propos, leur programmation du KVS, et la coopération avec le National, c'est vraiment quelque chose, oui ça m'a donné une entrée quand même dans mon propre pays. C'est incroyable. C'est ça la tragicomédie belge encore évidemment.

JÉRÔME COLIN : C'est... on s'étonne que vous montiez sur scène finalement parce que de l'écrivain on se fait quand même une image solitaire de loup solitaire, pas de quelqu'un qui a envie de monter sur scène devant un public.

TOM LANOYE : Oui. Mais ce n'est pas vrai quand on pense à Dario Fo, ce n'est pas vrai quand on pense à... demandez à tout le monde, dans le monde qui est le plus grand écrivain jamais, la plupart des gens diront c'est Shakespeare, William Shakespeare. Il a écrit du théâtre, c'était un acteur lui-même, c'était un metteur en scène. Alors le théâtre et la littérature dans le théâtre ce n'est pas si anormal quoi. Et pour moi quand on voit, il y a des rapports avec un type comme Sam Touzani, que j'ai rencontré, avec d'autres gens aussi qui étaient là pour la présentation de « La langue de ma mère », c'est un type qui est aussi, c'est un cabaretier mais j'espère que sa vraie voie, pour moi c'est un écrivain. C'est un écrivain qui sait jouer sur la scène aussi. Ce n'est pas si anormal.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

JÉRÔME COLIN : On est dans un pays étrange bien évidemment en Belgique, qui est extrêmement divisé, vous, vous publiez depuis 1985, en flamand, votre premier livre traduit en français c'est en 2008. Donc après 23 ans de carrière.

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Comment ça se fait dans un si petit pays ?

TOM LANOYE : C'est pire encore. C'était 2006. Non 10. 2010.

JÉRÔME COLIN : 2010. Comment ça se fait ?

TOM LANOYE : Ben il y a des raisons... il y a évidemment une raison politique. C'est qu'il y a un doux sabotage je crois des rapports culturels aussi des deux ou trois communautés. Mais aussi il y a une raison économique. C'est-à-dire moi, je n'écris pas en flamand, j'écris en néerlandais avec une couleur flamande, mais c'est du néerlandais et je suis publié à Amsterdam. La plupart des grandes maisons de publication sont à Paris. Ça veut dire qu'on a besoin des Hollandais qui vendent des livres à des Parisiens et ce sont des livres belges. Il y a quelque chose de difficile à vraiment... et maintenant on a une organisation flamande qui de plus en plus travaille pour nous, des écrivains aussi, il y a de plus en plus de traductions. Pour moi dans quelques mois les deux premières traductions en anglais paraîtront.

JÉRÔME COLIN : Ah oui !

TOM LANOYE : Afrikaans et en allemand... Aussi, à part les choses politiques et les choses économiques, il y a cette roulette littéraire. C'est presque toujours une coïncidence et pour moi la grande clé c'est mon traducteur, Alain van Crugten, un grand...

JÉRÔME COLIN : Le même que pour Hugo Claus.

TOM LANOYE : Mais c'est écrivain lui-même aussi, c'est un professeur de littérature comparée, quelqu'un...

JÉRÔME COLIN : En gros vous avez un excellent traducteur en français.

TOM LANOYE : Un excellent traducteur mais aussi un ambassadeur pour la littérature néerlandaise et moi en tout cas. C'est grâce à lui, pendant des années et des années, il était presque mon manager littéraire à Paris, et finalement il y a une Belge, Colette Lambrichs des Editions de la Différence qui a eu le bon goût et le bon sens d'écouter Alain et de publier cette traduction.

JÉRÔME COLIN : C'était important pour vous à un moment dans la situation dans laquelle notre pays se trouve d'être traduit en français ?

TOM LANOYE : Oui absolument. Maintenant je peux dire ça vaut la peine d'attendre jusqu'à ce livre, « La langue de ma mère », c'est symbolique, c'est presque un programme disons, dans un pays où les langues sont toujours problématisées et politisées, le livre sur « La langue de ma mère » c'est quand même incroyable comme première traduction. Mais à part ça, j'espère bien et c'est la raison pour laquelle je prends part de nouveau à ce festival, l'Intime Festival...

JÉRÔME COLIN : De Benoît Poelvoorde à Namur.

TOM LANOYE : Voilà, deuxième édition. Ça me casse les pieds les politiciens, je ne veux plus attendre, on doit organiser ça nous-même. Parce que moi j'ai eu la chance, j'ai bien l'impression que pour David Van Reybrouck, Dimitri Verhulst, Erwin Mortier, quelques-uns de mes collègues ça marche aussi, très bien je crois pour Dimitri...

JÉRÔME COLIN : Avec « La merditude des choses ».

TOM LANOYE : Oui. Voilà. Et David Van Reybrouck avec « Congo », c'est formidable ce qu'il a fait. Mais il y en a d'autres encore et j'aimerais bien aussi, nous les Flamands on inviterait nos collègues francophones de Belgique. Qu'il y ait de plus en plus de rapports culturels organisés par nous-même. Parce que je suis fatigué d'attendre ce que vont faire les organisations politiques.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

## **Je suis très fier d'être belge parce que c'est un pays de bâtards !**

JÉRÔME COLIN : Pour revenir un peu en arrière, il y a pas mal de vos bouquins maintenant, depuis 2010 qui ont été traduits, donc il y a « La langue de ma mère », il y a « Les boîtes en carton », il y a « Tombé du ciel », maintenant il y a « Troisièmes noces » qui est aussi...

TOM LANOYE : « Forteresse Europe » qui est aussi important pour moi.

JÉRÔME COLIN : « Forteresse Europ », pourquoi ?

TOM LANOYE : Parce que c'est de nouveau, comme j'aime le bâtardisme, je suis très fier d'être belge parce que c'est un pays de bâtards, et je suis un bâtard aussi quand je suis un acteur et un auteur en même temps, et « La forteresse Europe » c'est un texte qui est en même temps une pièce de théâtre, ça a été joué, mais c'est injouable, on doit faire quelque chose avec, on doit faire sa propre mosaïque avec ce texte, on doit faire des impros, improvisations, et en même temps ça se lit comme une étrange nouvelle sur cette Europe éclatée qu'on a. Parce que c'est ça la grande tragédie, ce n'est pas seulement la Belgique qui est une tragédie, l'Europe en s'unifiant et en train de s'éclater. C'est incroyable. Alors c'est un de mes livres préférés aussi mais j'espère que ça ne s'arrête pas ici. Il y a d'autres traductions qu'Alain a faites, ce sont des pièces de théâtre qui ont été jouées à Avignon et ici et qui ont été traduites. Il y en a deux qui ont été publiées ensemble chez Actes Sud Papiers, c'était « Mamma Medea » qui a été jouée en français ici au Théâtre le Rideau, vraiment très, j'étais très fier, Claire Bodson a gagné un prix avec ça, qui était vraiment très bien. Christophe Semet, le metteur en scène. Et puis l'autre c'était cette pièce « Sang et roses » qui a été jouée à la Cour d'Honneur d'Avignon. Alors c'est la quatrième chose qui était arrivée. Pour arriver à Bruxelles comme écrivain on doit faire le détour d'Avignon et de Paris aussi. C'est comme ça. Pour la plupart des Flamands c'est la même chose avec Amsterdam. On doit être publié à Amsterdam et puis...

JÉRÔME COLIN : Et puis on touche Gand.

TOM LANOYE : C'est en train de basculer maintenant mais enfin c'était comme ça quand j'ai commencé à écrire. On devait avoir une maison de publication à Amsterdam ou on n'était pas un écrivain.

## **« Les boîtes en carton » c'est le grand amour, le bonheur de souffrir d'amour !**

JÉRÔME COLIN : Je parle des « Boîtes en carton », c'est un bouquin important pour vous ?

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? C'est une perle ce bouquin.

TOM LANOYE : Pour moi « Les boîtes en carton » ensemble avec son précédent, c'était quatre histoires, « Un fils de boucher avec des lunettes », c'était la première partie, deuxième partie « Les boîtes en carton », troisième partie « La langue de ma mère », ça forme une trilogie in-voulue. « Les boîtes en carton » c'est... « Le boucher avec des lunettes » c'est quatre histoires assez surréalistes et typiquement belges, surréalistes. « Les boîtes en carton » c'est le grand amour, le bonheur de souffrir d'amour, c'est, enfin pour moi c'est ma jeunesse, c'est vraiment...

JÉRÔME COLIN : Les études à St Joseph...

TOM LANOYE : Oui voilà mais là-dedans aussi c'est non seulement un enseignement sexuel, ou dans l'amour, mais aussi dans la langue, ça se mélange, la langue et l'amour se mélangent. C'est déjà là quatre portraits de femmes importantes pour moi, ma mère étant l'une d'elles, mais aussi un grand écrivain poète prêtre qui était comme Robin Williams dans « The dead poets society »...

JÉRÔME COLIN : « Le cercle des poètes disparus ».

TOM LANOYE : Mais en même temps c'était un flamingant vraiment farouche mais c'était un grand type intellectuel, il n'était pas farouche dans ses comportements ou même ses mots, mais il écrivait les textes... dans le temps c'était lui qui écrivait tous les textes, c'est lui aussi qui dans les classes du collège disaient des propos que j'entends de nouveau chez des gens de la NVA et notamment aussi des gens du Vlaams Belang, que genre le racisme ce n'est qu'un mot de mode, ça va disparaître, le racisme ça n'existe pas. Ou tous les étrangers qui arrivent ici c'est pour les



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

Socialistes, pour avoir... dans le temps déjà, et aussi que la Belgique doit être divisée, enfin pour moi quelqu'un peut avoir cet avis mais de temps en temps il avait des propos, des idées et des amis qui étaient tout près du Vlaams Belang et du Vlaams Blok. Et c'était déjà... mais en même temps c'était quelqu'un qui disait il est besoin pour quelqu'un qui a 16 ou 17 ans de former ses propres idées. Il était en même temps quelqu'un qui moi je crois politiquement assez étroit mais en même temps un enseignant formidable. Il disait dans la classe, il lisait vraiment, il s'en foutait du plan officiel et personne n'osait lui dire quelque chose parce que c'était vraiment un monument. J'ai écrit un grand portrait sur lui dans « Les boîtes en carton », un portrait qui, ça me trouble encore, que je pense si chaleureux de lui et en même temps je ne suis pas d'accord du tout avec quelques-uns de ses propos. Mais je suis remerciant, on dit ça hein remerciant, dankbaar, remerciant, parce qu'il a lu dans la classe Dostoïevski, il a lu Kafka, il a lu Claus, Hugo Claus, les poèmes, beaucoup de littérature internationale aussi, à des gens qui avaient 16, 17 ans. C'était formidable. Tout le monde devenait, tous mes amis, tous mes co-élèves devenaient des lecteurs tout d'un coup.

JÉRÔME COLIN : C'est ça oui. C'est dingue.

TOM LANOYE : Ils lisaient Dostoïevski, ils lisaient Kafka, c'est ça vraiment. Alors c'est l'inverse que la plupart des gens disent maintenant, qu'à l'école on doit écouter ce que les élèves veulent, que c'est leur niveau, et puis qu'on doit donner ce qu'ils...

JÉRÔME COLIN : Ce qu'ils attendent.

TOM LANOYE : Oui ce qu'ils attendent, ce qu'ils connaissent déjà, ou qu'ils peuvent... Non, le niveau doit être un peu plus haut que ça pour que ça fascine et que ça s'apprenne.

JÉRÔME COLIN : Pour que ça nous tire vers le haut.

TOM LANOYE : Oui. Il faut des enseignants qui savent être des grands conteurs, qui savent créer de l'enthousiasme.

JÉRÔME COLIN : On n'est pas assez éduqué à la littérature ?

TOM LANOYE : Ah ben oui. Je suis d'accord avec, c'était qui ? Slaughter qui a dit ça, on ne donne pas de l'enseignement, on donne une formation pour que les gens puissent travailler dès le moment où ils ont un diplôme, et travailler... Un enseignement c'est quelque chose de mieux...

JÉRÔME COLIN : De plus noble vous voulez dire.

TOM LANOYE : Noble... Humaniora c'était le nom de l'enseignement quand j'étais jeune, le collège donnait l'humaniora, ça veut dire on devient plus humain... Ça veut dire que l'enseignement nous donne quelque chose qui est intéressant et pas ce qui est nécessaire pour qu'on puisse aller travailler sur des ordinateurs et tout ça. Il y a une différence entre une élévation et formation. Ce sont des mots justes non ?

JÉRÔME COLIN : C'est beau.

TOM LANOYE : Et c'est ça qui me manque, vraiment. Et c'est ça que m'a donné en même temps une mère pareille. Après mes études c'était quelqu'un comme Gérard Mortier, qui était aussi un grand homme de la Renaissance je crois... Mais aussi Anton Van Wilderode, c'était son nom de plume, ce prêtre poète, Anton Van Wilderode, qui était dans la vraie vie Cyriel Coupé, ce qui est encore mieux je crois, Anton Van Wilederode. Je disais toujours : hij is niet wild en hij is ni rood. Il n'est pas sauvage, il n'est pas du tout rouge. Mais enfin ce sont les trois grands personnages enseignants de ma vie, et dans « Kartonnen dozen », « Les boîtes en carton », c'était ma mère et c'était ma tante, la sœur aînée de ma mère, mais aussi ce grand prêtre, Anton Van Wilderode.

### **Je voudrais être le premier dans notre littérature d'avoir une double pénétration...**

JÉRÔME COLIN : Il y a quelque chose qui est récurrent dans votre œuvre littéraire, c'est le sexe...

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : Alors dans « Les boîtes en carton » il y a les prémices...

TOM LANOYE : J'espère que pour la plupart des gens c'est aussi récurrent dans leur vie.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

JÉRÔME COLIN : J'espère.

TOM LANOYE : Ah oui, j'espère aussi. J'en suis sûr.

JÉRÔME COLIN : Mais la littérature, et peut-être particulièrement aujourd'hui a tendance à un peu faire abstraction du sexe. Le texte s'arrête souvent quand la porte se ferme. Chez vous, il continue. Dans « Les boîtes en carton » il y a vraiment ben les prémices, il y a la masturbation, la découverte... il y a une scène juste incroyable avec les foies de veau de votre papa.

TOM LANOYE : Oui. Mais c'est un hommage à Philippe Roth, « Portnoy's Complaint »...

JÉRÔME COLIN : « Le complexe de Portnoy ».

TOM LANOYE : Oui, « Le complexe de Portnoy », je voulais faire mieux que lui et j'avais le droit parce que mon père était boucher. C'est la première chose. Deuxièmement dans le livre il y a aussi un registre de l'amour. Toutes les maladies et tous les symptômes de la maladie amour, ça ne veut pas dire que je... moi je n'ai pas l'impression que j'écris explicitement sur le sexe, seulement quand ça veut dire quelque chose de théâtral et de profond sur le sujet ou les personnages.

JÉRÔME COLIN : Ça veut dire quoi ce petit gamin qui se masturbait dans les foies de veau qu'il piquait dans la boucherie de son père ?

TOM LANOYE : Ben c'est la découverte de l'amour dans ce livre. Il y a quelque chose de marrant quand on est très jeune, on découvre en même temps cet amour qui est quelque chose de romantique dans l'âme et le cerveau et en même temps on découvre son propre corps.

JÉRÔME COLIN : Pas tous avec des foies de veau.

TOM LANOYE : Non, moi c'était tout près.

JÉRÔME COLIN : C'était dans le frigo.

TOM LANOYE : C'était dans le frigo. Et ça dure quelques années pour que ces deux choses se mélangent.

JÉRÔME COLIN : L'amour et le sexe vous voulez dire.

TOM LANOYE : Avec aise. Alors en même temps cette sorte de gymnastique et tout le monde sait ça quand on est jeune, ça n'a pas de rapport avec n'importe quoi, c'est corporel. Et c'est ça la jeunesse aussi, cette naïveté, et aussi ce dynamisme, c'est incroyable l'énergie qu'on a eu. Alors c'est quelque chose que tout le monde va reconnaître, moi c'est assez innocent hein. Une innocence énergétique. Mais c'est vraiment innocent. C'est drôle.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr c'est drôle.

TOM LANOYE : C'est drôle.

JÉRÔME COLIN : C'est hilarant.

TOM LANOYE : C'est ça, quand on regarde un livre comme « Troisièmes noces » qui vient de paraître...

JÉRÔME COLIN : Votre dernier bouquin.

TOM LANOYE : Là-bas il y a des scènes on peut dire pornographiques mais là c'est une toute autre qualité, ça devient tragique. Il y a une double pénétration, je voudrais être le premier dans notre littérature d'avoir une double pénétration...

JÉRÔME COLIN : En Belgique.

TOM LANOYE : Dans un livre... Je ne sais pas, je n'ai pas lu tous les livres d'Amélie Nothomb...

JÉRÔME COLIN : Je ne pense pas qu'il y a une double pénétration dans les bouquins d'Amélie Nothomb.

TOM LANOYE : Je ne pense pas non plus.

JÉRÔME COLIN : Je ne suis même pas sûr qu'il y ait un doigt.

TOM LANOYE : Mais enfin là-bas c'est un livre qui parle des frontières, qui parle des gens qui cherchent une nationalité nouvelle, de l'asile, et là il y a le personnage principal...

JÉRÔME COLIN : Qui s'appelle Marten.

TOM LANOYE : Marten Seebreghs, il se rend compte pendant ça, il voit ces deux autres jeunes gens, il n'est pas jeune lui, les vraies frontières, les vraies frontières sont corporelles, les vraies frontières sont la vieillesse vis-à-vis de la jeunesse, et la sincérité vis-à-vis de... ce qu'il fait c'est vraiment d'acheter quelqu'un, et c'est dégueulasse, mais



pour moi ça n'a rien à voir avec le sexe, le sexe ce n'est qu'une construction, c'est une mise en scène pour faire claire la grande tragicomédie de la condition humaine de nouveau. Alors pour moi, les gens sont incroyablement vite choqués je crois dans une période où on ne peut pas ouvrir un laptop sans voir de pornographie et en même temps il y a quelque chose .... Mais le sexe... il y a aussi dans ce livre... je ne peux pas... je ne crois pas qu'on peut écrire un livre sur notre société maintenant sans qu'il y ait aussi des rapports sur ça, les frontières mais aussi le tourisme sexuel, des gens qui sont achetés, qui sont vendus, c'est pas agréable et en même temps il y a un humour qui j'espère es en même temps grinçant et humaniste. Et ça peut se faire. C'est ça que je voudrais faire. Et c'est en même temps choquant, pour moi aussi, mais là, justement là on trouve un humanisme, une tristesse et de nouveau une tragicomédie qu'on ne peut pas trouver autre part je crois.

**Eloge pour mon traducteur, parce qu'il doit réinventer dans une de nos langues ma propre langue.**



JÉRÔME COLIN : Vous qui êtes très Belge finalement même si vous vivez une partie de l'année ailleurs...

TOM LANOYE : Je suis encore plus Belge à cause de ça hein.

JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça.

TOM LANOYE : Ah oui. On se rend compte qu'on est Belge dès le moment où on vit dans un autre continent.

JÉRÔME COLIN : Qui est le plus grand Belge aujourd'hui ? S'il y a une personne qui représente notre pays aujourd'hui, est-ce que c'est Elio Di Rupo, est-ce que c'est Bart de Wever, est-ce que c'est Tom Lanoye ou est-ce que c'est Stromae ? Ou est-ce que c'est Marc Wilmots ? C'est qui le Belge qui représente tout ça aujourd'hui ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

TOM LANOYE : Ce serait plutôt Stromae. Mais pour moi je dis... c'est marrant cette question parce qu'il y a quelques jours, je suis en train de parler avec une amie sur la traduction de « Troisièmes nocés » et littéralement je dis : pour moi Alain van Crugten c'est vraiment la Belgique. C'est un type qui est grand...

JÉRÔME COLIN : Votre traducteur.

TOM LANOYE : Mon traducteur oui. C'est mon traducteur qui a organisé que finalement je puisse rencontrer des lecteurs dans mon propre pays qui ne me connaissaient pas.

JÉRÔME COLIN : Des francophones.

TOM LANOYE : Et qui a... C'est mieux, c'est mieux que Stromae. Un éloge pour un traducteur, parce qu'il doit réinventer dans une de nos langues ma propre langue. Un traducteur c'est un artiste qu'on oublie. Dans le meilleur des cas on oublie ce grand artiste, parce qu'il a réinventé avec ses propres mots un univers qui est en même temps quelque chose qu'on peut traduire et qui est intraductible. Pour moi c'est lui, ce grand professeur, il est aussi un Membre de l'Académie Polonaise, il parle combien de langues, 14, il peut en lire 20, il a une connaissance de la littérature internationale, même... parce qu'il a plus de 70 ans hein, il a 75 ans je crois, la littérature moderne, c'est un type incroyable. Et pour moi c'est ça la Belgique. C'est sans honte et sans... Enfin il se sent à l'aise d'être intellectuel, d'être multilingue, d'être littéraire et artistique et pour moi ça c'est la Belgique.

### **Stromae, c'est un mélange entre Tintin et Obama !**

JÉRÔME COLIN : Et Stromae il vous plait ?

TOM LANOYE : Il me plait beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Parce que vous disiez : ça peut être Stromae. Pourquoi ?

TOM LANOYE : Stromae, c'est le type il y a maintenant déjà 2 ans que j'ai envoyé des Youtubes, petits films, à tous mes amis en Afrique du Sud, pour « faire clair » ce que c'était la Belgique moderne. C'est un mélange entre Tintin et Obama. Regarde-le, c'est ça. Et entre Jacques Brel et pour moi évidemment Arno. Jacques Brel, Arno et quelqu'un d'autre. Et pour moi il y a un goût... parce qu'il mélange tout. De nouveau c'est un bâtard qui fait tout. Qui fait danser et pleurer en même temps. C'est incroyable. Et qui sait mélanger tout. Qui dans le cœur de l'Europe même, qui est Bruxelles, il introduit quelque chose de l'Afrique et de la musique pop internationale. Ce qui fait qu'il est mieux que Lady Gaga, mieux que Madonna, je crois. Vraiment. Et je suis très curieux où il va... C'est...

JÉRÔME COLIN : Comment il va se développer.

TOM LANOYE : Oui, se développer. On ne sait pas. C'est ça qui est intéressant. C'est la même chose avec Sam Touzani. On ne sait pas vraiment. Parce que ce n'est pas un cabaretier tout à fait, j'espère qu'il deviendra un jour un écrivain, et Stromae aussi. Il a...

JÉRÔME COLIN : C'est marrant que vous dites ça : j'espère qu'ils vont devenir des écrivains.

TOM LANOYE : Oui.

JÉRÔME COLIN : L'écrivain c'est l'artiste par excellence ? C'est celui qui est...

TOM LANOYE : Non, c'est l'acteur et la chanteuse de l'opéra peut-être, pour moi c'est ça, l'acteur qui sait donner une interprétation à des phrases, à des rôles et pour moi c'est vraiment ça.

### **Pour moi les scénarios, comme un type comme Tarantino, c'est de la grande littérature !**

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez ouvrir ça ? Je vous l'ouvre.

TOM LANOYE : C'est quoi ?

JÉRÔME COLIN : C'est des petites boules jaunes.

TOM LANOYE : Je dois lire maintenant.

JÉRÔME COLIN : Oui.

TOM LANOYE : « Success consists of going from failure to failure without loss of enthusiasm », Winston Churchill.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Donc le succès consiste à aller d'échec en échec sans perdre son enthousiasme.

TOM LANOYE : Ben c'est lui hein. Parce que c'est vraiment la Mother Theresa de la Droite de l'Europe, Winston Churchill.

JÉRÔME COLIN : Mais est-ce que vous êtes d'accord avec cette phrase ? Le succès c'est aller d'échec en échec sans perdre son enthousiasme.

TOM LANOYE : Oui mais de temps en temps on doit avoir des succès aussi.

JÉRÔME COLIN : Pas que des échecs.

TOM LANOYE : Pas que des échecs.

JÉRÔME COLIN : Il faut savoir se rassurer.

TOM LANOYE : Ah ok, il y en a d'autres.

JÉRÔME COLIN : Une.

TOM LANOYE : « Si on a du génie on ne fait pas du cinéma, on écrit un grand livre ».

JÉRÔME COLIN : Michel Audiard a dit ça. Vous êtes d'accord avec ça ?

TOM LANOYE : Oui si ce sont des metteurs en scène qui n'écrivent pas leurs propres scénarios. Si c'est disons, Tarantino, où ce sont des autres auteurs cinéastes, je ne suis pas d'accord. Parce que pour moi les scénarios, comme un type comme Tarantino, c'est de la grande littérature. C'est de la grande littérature. Mais on me demande parfois pourquoi je ne suis pas un metteur en scène au théâtre. C'est tout d'abord le respect, parce que je ne suis pas aussi bien... évidemment je pourrais faire quelque chose, je suis un voleur avec mes yeux, je sais bien ce qu'ils ont fait les metteurs en scène avec mes pièces, mais les grands génies comme Luc Perceval, Johan Simons... je sais vraiment que je ne serai aussi bien. Alors c'est du respect, du bon sens, mais en même temps ça me coûterait une autre pièce à écrire. Et c'est ça aussi.

JÉRÔME COLIN : On peut en faire encore une petite ? Parce que là je vais vous déposer, parce que moi... il est l'heure d'aller manger. Je vous prête la voiture...

TOM LANOYE : Simenon.

JÉRÔME COLIN : Vous la déposez là-bas, d'accord, et vous mettez 50 euros ici pour la course.

TOM LANOYE : Pour la ?

JÉRÔME COLIN : Pour la course.

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Faut payer le taxi quand même. Non ?

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Vous comptiez partir comme ça ?

TOM LANOYE : C'était si agréable que moi je serais payé pour la conversation. Mais non. Et moi qu'est-ce que je dois faire ?

JÉRÔME COLIN : Donc moi je vais vous déposer là-bas, Place des Palais, parce que je vous laisse aller avec la voiture, tout seul, et quand vous partez, parce que moi je l'ai déjà lu, vous pouvez regarder la caméra et dire aux gens pourquoi ils doivent lire « Troisièmes noces ».

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Vous racontez un peu l'histoire et vous leur dites pourquoi ils doivent le lire et vous leur dites au revoir.

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Et la voiture vous la gardez devant le studio, moi j'irai la rechercher plus tard.

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : On fait ça ?

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Très bien, vous pouvez lire la dernière boule alors.



TOM LANOYE : Simenon, que j'aime bien, « Un personnage de roman c'est n'importe qui dans la rue mais qui va jusqu'au bout de lui-même ». Très vrai.

JÉRÔME COLIN : C'est joli ça.

TOM LANOYE : C'est que, Hugo Claus, j'aime beaucoup aussi, mon grand exemple et idole a dit toujours, tous les grands drames sont tous les jours dans Het Laatste Nieuws, c'est un de nos journaux, tabloïde, c'est justement la mise en scène et aussi le fait que ce type va jusqu'au bout de lui-même, on doit reconnaître le matériel, c'est ça d'abord ce que l'écrivain doit faire et Simenon était vraiment très bien.

JÉRÔME COLIN : Je vais me garer là, je vous laisse la voiture, vous la laisser devant le studio...

TOM LANOYE : Où est le studio ?

JÉRÔME COLIN : Et vous mettez les clés sur la roue avant gauche.

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Comme ça je les récupère, et les 50 euros ici pour payer la course, parce que vous avez vendu beaucoup de livres, quand même vous pouvez payer. On est d'accord ?

TOM LANOYE : Ben oui.

JÉRÔME COLIN : C'est normal, toute peine mérite salaire, on est d'accord.

TOM LANOYE : On doit souffrir dans la vie aussi. On doit payer.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est comme ça. Je vous remercie vraiment. C'était très bien. Je vous donne les clés. Vous faites très attention à mon taxi.

TOM LANOYE : Ok. Je cherche mon argent.

JÉRÔME COLIN : Oui, mettez-le après, y'a pas de soucis.

TOM LANOYE : Ok.

JÉRÔME COLIN : Vous serez le premier sur 250 à me payer. Tous les autres ont refusé.

TOM LANOYE : Oui ?

JÉRÔME COLIN : Oui. Donc c'est gentil. Au revoir !

TOM LANOYE : Au revoir.

#### SORTIE JEROME – LANOYE PREND LE VOLANT

CINDY (SCRIPTÉ) : C'est pour vous ça en fait.

TOM LANOYE : Mais c'est incroyable. Vous le saviez déjà, que j'allais dire que c'était Stromae.

CINDY (SCRIPTÉ) : On a un peu préparé l'émission.

TOM LANOYE : Ah ben oui. Ce clip a été fait à Anvers. C'est ça que j'aime aussi avec lui, je ne l'ai pas dit mais, je ne l'ai pas dit dans l'émission disons, mais il y a une sorte de 3<sup>ème</sup>, 2<sup>ème</sup> degré politique dans tout ce qu'il fait aussi. Ce n'est pas explicite comme chez moi ou comme de temps en temps avec Vincent Kompany, mais en même temps cette ligne est là-bas, c'est bien clair. J'ai eu une conversation avec un photographe flamand qui s'appelle Stefan van Vleeteren, c'est lui qui a fait ces merveilleuses photos de tous les Diables Rouges en blanc et noir, il a été demandé par le New York Times de faire un portrait de Stromae à New York. Il a dit Stefan, à moi, qui est un copain, que Stromae bien qu'il n'avait pas dormi, qu'il venait directement du Canada, il a eu une conversation de deux heures avec Stefan, sur le Rwanda, parce que Stefan a été dans des projets photographiques et artistiques là-bas, après le génocide, et Stefan a dit qu'il avait même plus d'admiration après cette conversation qu'auparavant parce que c'est vraiment... c'est quelqu'un qui sait amuser mais il y a une... une profondeur là-dedans qui est tout à fait incroyable.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Tom Lanoye sur La Deux